

# On mândzo bin recomandâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 8

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194142>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Madame au marché.**

Pour une ménagère sérieuse qui, chaque jour, soigne l'intérieur de sa maison, veille à l'éducation de ses enfants, ravaude le linge et dirige sa servante, le marché est un repos, presque une partie de plaisir, qui la sort momentanément de ses occupations monotones et sédentaires.

Au marché, elle travaille sans doute encore pour son ménage, pour le père et les enfants, dont l'appétit est excellent, et qui viennent s'asseoir à table, sans se demander comment la mère a pourvu au nécessaire, sans se rendre compte des difficultés qu'il y a à varier un menu, tant simple soit-il, et à contenter toutes les bouches. Mais ces achats du mercredi et du samedi sont pour la ménagère une variante agréable.

Et d'abord nos marchés, celui de Lausanne tout particulièrement, offrent un ravissant coup d'œil. N'est-il pas charmant ce contraste entre l'intérieur d'une maison, les casseroles et les marmites et cette succession non interrompue de corbeilles de fruits, qui font venir l'eau à la bouche, de légumes étalant leur fraîcheur, de vases de fleurs qui sourient aux passants?...

D'ailleurs on rencontre beaucoup de monde au marché, on y retrouve de vieilles connaissances, des voisins et des voisines. On y apprend une foule de nouvelles, de petits scandales, de mariages à sensation, tout autant de choses qu'on ignorerait si l'on restait constamment à la maison.

Et n'est-il pas bon de trouver de temps en temps quelqu'un à qui dire un peu ce qu'on a sur le cœur?

On commence par des plaintes sur tous les soucis que donne l'entretien d'un ménage, on en énumère toutes les difficultés, tous les ennuis, et l'on termine sur le dos de son prochain. Ça fait du bien, ça repose, ça soulage.

Par ci par là, dans les groupes, on entend un dialogue qui varie rarement d'un marché à l'autre :

— Si vous saviez, madame, comme mes gens sont difficiles! On ne sait bientôt plus que leur donner... Les haricots, par exemple, mettez-en seulement deux fois dans la semaine, les voilà qui font la mine : « Toujours des haricots! »

« Le légume vert, ils m'en laissent la moitié; les choux, j'en ai deux qui ne les aiment pas; les macaronis, il ne faut pas leur en parler... C'est une misère!

— A qui le dites-vous, madame. Il vous faudrait voir mon mari! En voilà un qui est difficile à contenter : C'est trop cuit; ce n'est pas assez cuit; c'est brûlé; ça manque de sel et patati et

patata!... C'est à vous dégouter de faire les repas!

— Je crois bien. Et puis, on ne peut pas avoir constamment les yeux sur la cuisinière, qui fait souvent le contraire de ce qu'on lui commande.

— Taisez-vous!... laissez-moi me plaindre. Il y a longtemps que la mienne me boit le sang. Si je ne mettais pas la main à tout... Quoi! il faut y passer pour le croire. Il n'y a pas de jour que je ne trouve quelque chose de cassé.

— Eh bien, oui, et puis elles vous soutiennent que c'était déjà fendu!...

— Et la propreté, ma chère, parlons-en!...

— Et dire que ça n'a que l'orgueil, que ça met des toilettes le dimanche!... Je vous jure que j'ai l'air d'une pauvre malheureuse à côté de la mienne.

— Je vous crois. On peut bien dire que l'orgueil, que l'ambition perd le monde. Ce n'est du reste pas seulement les domestiques : on voit par là de ces damettes qui se donnent des airs!... Comme si on ne savait pas d'où ça sort!...

— Ah! il y a longtemps que je remarque tout ça. Mais, écoutez... il faudrait aussi voir le fond du sac!...

— Alors. Je préfère aller mon petit train et puis que ça dure... Tenez, voilà une robe que je porte depuis quatre ans; elle a été retournée deux fois. Tandis que tant d'autres en font une neuve tous les six mois... Et puis, je vous dis, ça se donne des airs!

— Des airs de pimèche... Mais, allons toujours, qui vivra verra... Eh! ti possible! voilà bientôt dix heures! Si je veux mettre mes choux sur le feu, c'est le moment.

— Et moi qui dois encore aller à la boucherie. Au revoir, madame... Ça va toujours passablement à la maison?...

— Ça va, ça va... Mon aînée n'est rien bien. Avec cette influenza, et puis ce temps qui n'est pas naturel...

— Au revoir... Ce que je vous ai dit mercredi de M<sup>me</sup> X., c'est entre nous, vous savez!...

— Oh! soyez tranquille. Du reste je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Sans doute; mais il y a de ces choses qui vous révoltent. N'est-ce pas vrai?

— Mais!... Quand nous nous reverrons, et que nous serons moins pressées, je vous en dirai bien d'autres sur des gens... Oh! vous ne pourrez jamais le croire!... Enfin!... Eh bien, au revoir... Jamais je ne mettrai mes choux pour le dîner.

— Et mon bouilli!... Au revoir.

L. M.

**On mândzo bin recoumandâ.**

L'arrevè soveint que dâi dzeins dâo mémo meti sont dzalâo lè z'ons su lè z'autro, et dein lo fond, cein est bin ési à comprendre, kâ quand on est solet et qu'on a totès lè pratiques, fâ meillâo vivrè què quand y'a cauquon d'autro qu'attirè lè dzeins. Mâ que volliâi-vo! faut que tsacon vivè; lo sélâo reluit po tot lo mondo, et, bon grâ, mau grâ, sè faut conteintâ.

Y'ein a que ne volliont pas que sâi de d'être dzalâo et que sè conteintont dè bisquâ ein leu-mémo, sein derè lo mot; mâ y'ein a dâi z'autro que ne sè font pas fauta dè délavâ per dévânt lo mondo clliâo que voudriont vairè à ti lè diablo.

Lo père Biquelin étâi moo, et coumeint dè son viveint l'avâi tant poaire d'être einterrâ tot vi, l'avâi recoumandâ à son valet dè lo bin fère vesità se vegnâi à passâ l'arma à gautse, po être sù que l'étâi bin storbe. Quand don l'a z'u veri lè ge, son valet demandâ à n'on mândzo que passâvè justameint pè lo veladzo, dè veni lo vairè po bin savâi à quiet s'ein teni. Lo mândzo, que n'avâi jamé étâ demandâ po veni vairè Biquelin quand l'étâi malâdo, fâ âo valet :

— Quin mândzo a soigni voutron père?

— C'est monsu Tireboué.

Adon lo mândzo, qu'étâi dzalâo qu'on tonaire su son collègue Tireboué, et qu'avâi crouie leinga, fâ :

— Ah! l'est monsu Tireboué qu'a soigni voutron père?

— Oi.

— Eh bin, n'é pas fauta d'allâ vairè; po sù voutron père est moo; vo pâodè être tranquillo.

**On crouïo vaurein.**

Dou z'épâo que vegnont dè sè mariâ, fasont on petit tor dè noce et passâvont découtè on part dè bouébo acheta su on mouret. Stâo novè z'épâo étiont dâo gros moué, kâ l'homme étâi biellio et la fenna clliotsivè, que cein ne l'âo gravâvè pas d'être dâi bravès dzeins.

Quand passiront vai clliâo bouébo. ion dè clliâo vaureins, on maulapraï et on molhonéto sè met à derè :

— Eh! vouâiti-vâi! parait qu'à la ménadzéri on a âovai la dzéba âi sindzo.

L'épâo, furieux, s'arrètè, sè revirè contrè cé petit chenapan et lâi fâ, ein lo menaceint dâo poeing :

— Est-te por mè que te dis cein?

— Na, repond l'autro, qu'étâi dza su sè piautès po décampâ.

— Est-te po ma fenna?

— Na.

— Adon, por quoui est-te?

— Por ti lè dou, repond lo gosse eiu sè sauveint âo galo.